

5496 (925)

350589

HISTORIQUE

DES

ÉVÉNEMENTS

DE LYON,

DU NEUF AU QUATORZE AVRIL 1834.



689

LYON.

IMPRIMERIE DE GABRIEL ROSSARY,

Rue Saint-Dominique, N° 1.

—

1834.

HISTORIQUE

DES ÉVÉNEMENS DE LYON

Du 9 au 14 Avril 1834.

EXTRAIT DU COURRIER DE LYON.

Au moment où nos lecteurs recevront cette feuille, la plupart connaîtront déjà sommairement les tristes événemens qui, pour la seconde fois, viennent d'ensanglanter notre malheureuse cité.

Nous allons en donner le récit, d'après ce que nous avons vu de nos propres yeux et d'après les renseignemens que nous avons puisés aux meilleures sources.

En l'absence de documens officiels, et au milieu d'une foule de bruits plus ou moins contradictoires, on comprend qu'il pourra se glisser quelques inexactitudes dans le narré d'un événement qui a moins été une insurrection qu'une véritable guerre civile de six mortelles journées, guerre qui a embrassé non-seulement notre ville et les communes environnantes, mais encore plusieurs des villes situées dans un rayon de huit à dix lieues et pendant laquelle les communications ont été constamment interceptées entre les quartiers même les plus rapprochés. Nous ne pouvons garantir que les faits principaux et ceux dont nous avons été les témoins oculaires.

Les événemens qui s'étaient passés samedi dernier, au Palais de justice, à l'occasion du procès des mutuellistes, le faible avantage que les séditeux avaient remporté sur une compagnie du 7.^e régiment d'infanterie légère, l'apparente fraternisation des soldats avec eux les avait remplis d'une confiance sans bornes dans leurs forces. La promenade de cinq mille ouvriers qui eut lieu le dimanche 6 peut être considérée comme une première démonstration significative des intentions qui les animaient. Dans l'intervalle du samedi au mercredi, les sections des ouvriers furent constituées en permanence. La question de la révolte à main armée y fut agitée. Quelques-uns pensaient que le moment d'agir n'était pas encore venu ; mais le parti le plus violent l'emporta. Comme on le

pense bien, la société des Droits de l'Homme fomentait la révolte et poussait la classe ouvrière aux plus violentes extrémités. Dans la manifestation du dimanche, on les avait vus pêle-mêle avec les ouvriers. Des imprimés de cette société étaient distribués avec profusion dans les ateliers et jusque dans les corps-de-garde. Les associations politiques et les associations industrielles s'étaient évidemment fondues ensemble.

L'insurrection fut donc résolue pour le mercredi suivant. Le temps qui restait jusque-là fut employé en préparatifs de guerre. Des armes étaient fourbies, d'autres transportées aux lieux qui devaient être le foyer de la révolte; des cartouches et de la poudre étaient fabriquées. Les sociétaires des Droits de l'Homme écrivaient aux associations correspondantes des villes voisines, afin qu'elles eussent à se tenir prêtes pour marcher sur Lyon au premier avis. De son côté, l'autorité militaire faisait des dispositions plus menaçantes et plus énergiques encore : des munitions et de l'artillerie étaient transportées dans les casernes des Bernardines et des Chartreux; des chevaux de frise hérissaient leurs avenues, et leurs jours étaient blindés de fortes planches recouvertes de plaques de tôles et percées seulement de meurtrières étroites pour laisser passer le canon des fusils.

La population était agitée de cette émotion profonde, l'avant-coureur des grandes catastrophes. Dès le mardi l'émigration de la classe paisible était considérable, pendant toute la journée les fiacres de place, les omnibus ne cessèrent de transporter à la campagne et dans les localités voisines les familles qui fuyaient les scènes de désolation dont notre ville allait devenir le théâtre.

Première journée. — Mercredi 9 avril.

Ici commence le drame lugubre dont nous allons essayer de retracer les principales scènes.

Dès le matin la population était sur pied et répandue sur les quais et sur les places publiques. Sur toutes les figures on lisait ce mélange de curiosité, d'anxiété et d'effroi que cause l'approche d'un événement de ce genre lorsqu'il est annoncé et prévu d'avance. Les troupes de la garnison le sac au dos, avec des provisions de guerre et de bouche, se rendent aux différens postes qui leur ont été assignés d'avance. Sur la place de Bellecour stationnent plusieurs régimens d'infanterie massés vers le milieu de l'enceinte du côté de la promenade des Tilleuls. Ils sont flanqués par de nombreux détachemens de dragons, et par deux batteries d'artillerie légère. Les principales

têtes de pont sont occupées par des piquets d'infanterie et de cavalerie et quelques-unes défendues par des bouches à feu. L'Hôtel-de-Ville est gardé par une force imposante renfermée dans la cour intérieure. Des précautions militaires particulières ont été prises aux abords du Palais de justice. Le 7.^e régiment d'infanterie légère qui, pour se laver des soupçons qu'on avait émis sur sa fidélité, a demandé à être placé en première ligne, occupe les abords de cet édifice. Plusieurs compagnies ont été introduites dans la cathédrale dont les portes sont fermées; d'autres sont postées dans l'intérieur même du Palais de justice. L'accès de la salle d'audience n'a été laissé ouvert qu'au nombre d'assistans rigoureusement nécessaire pour remplir son enceinte.

Cependant les élémens de l'émeute se préparent. On voit apparaître ces figures sinistres qui ne surgissent qu'aux jours de désordre pour disparaître ensuite. Des ouvriers arrivent de la Croix-Rousse et des faubourgs de la ville, un à un, deux à deux, rarement plus de trois ensemble et se dirigent vers le Palais de justice. Des rassemblemens du caractère le plus menaçant se forment sur la place de la Préfecture, sur celle des Terreaux et sur celle de St-Jean.

Au milieu de ces préliminaires menaçans, la justice suivait son cours. Le réquisitoire de M. le procureur du roi était terminé et il avait conclu contre les mutuellistes à l'application des articles 415 et 416 du Code pénal. L'avocat des prévenus avait pris la parole. Une première détonation, suivie bientôt d'une décharge de mousqueterie, se fait entendre au-dehors : le défenseur déclare que le bruit qui vient de frapper son oreille l'empêche de continuer sa plaidoirie. L'audience est levée au milieu d'un affreux tumulte.

Voici ce qui s'est passé au-dehors : la populace répandue autour de la place St-Jean avait commencé à élever des barricades à l'entrée des rues adjacentes; des gendarmes et des agens de police ayant reçu ordre de les détruire, des coups de pistolet ont été tirés sur eux par la foule, et un agent de police a été blessé mortellement. Il y avait agression. La force devait être repoussée par la force : une décharge de mousqueterie a eu lieu : la foule se disperse et fuit dans des directions divergentes. Des bandes d'hommes et d'enfans déguenillés, armés de fusils, de sabres, de pistolets, parcourent les rues en criant aux armes ! quelques petits postes isolés, celui de la place du Change et celui du Jardin-des-Plantes sont enlevés et désarmés : celui de la Mort-qui-Trompe a résisté et fait sa retraite en bon ordre.

Il est midi. — L'insurrection se propage avec une effrayante rapidité. On arrête les voitures, on détèle les

chevaux, on improvise des barricades. Les magasins se ferment et les habitans paisibles se hâtent de se renfermer dans leurs domiciles. — Un premier engagement vient d'avoir lieu aux environs de l'Hôtel-de-Ville. Quelques compagnies ont été envoyées pour détruire une barricade qui a été élevée au débouché de la place des Carmes et de la place de la Boucherie. Le détachement a fait feu sur les insurgés. Il revient en triomphe en ramenant les débris de la barricade détruite. Un grenadier a été blessé. Les soldats paraissent pleins de résolution et de confiance.

Le combat s'est engagé presque en même temps à la place de la Préfecture. Là les insurgés se sont retranchés au moyen des matériaux employés à la construction du théâtre provisoire. Ils sont attaqués dans cette position par la troupe de ligne qui débouche de la rue de la Préfecture. Après quelques décharges d'artillerie, la position est eulée à la baïonnette. Les soldats s'établissent sur cette place, ainsi que dans l'Allée de l'Argue où l'on a tiré plusieurs coups de canon chargés à mitraille.

Les engagements partiels se renouvellent dans ces rues étroites et tortueuses qui avoisinent la place des Terreaux. Dans la rue Saint-Côme les soldats du génie ont attaché le pétard à la porte d'une maison d'où l'on faisait pleuvoir sur la troupe une grêle de balles, de tuiles et de pavés. L'explosion a enfoncé la porte, détruit ou endommagé les devantures de tous les magasins environnans et brisé presque toutes les vitres du quartier.

Le son du tocsin se fait entendre et se mêle aux détonations de l'artillerie et de la mousqueterie : c'est une scène de désolation.

Cependant des proclamations républicaines étaient lues et répandues dans les quartiers théâtres de l'insurrection. Nous n'avons pu nous en procurer aucun exemplaire ; mais elles contenaient en substance que Louis-Philippe, ayant été infidèle à ses sermens, il était déchu de la couronne. Lucien Bonaparte était proclamé premier consul, et le général Bachelu commandant en chef de la force armée du département.

La tête du pont du Concert (sur le Rhône) est vivement attaquée. Les soldats, retranchés dans les pavillons de ce pont, du côté de la ville et répandus en tirailleurs le long du quai de Bon-Rencontre, font feu dans les rues aboutissantes et refoulent dans l'intérieur les insurgés qui se présentent pour déboucher. On voit amener sur le quai, traînées par des militaires, des charrettes qui ont servi à former des barricades. L'une d'elles, chargée de ballots de coton, roule jusque dans le lit du Rhône et flotte au gré du courant. Sur la rive opposée sont placées des

pièces de canon qui lancent des boulets sur les maisons d'où l'on a tiré, et balayent les rues en face.

Le feu paraît se ralentir. Il est deux heures. Tout paraît terminé, à en juger par les apparences. On dit que du côté de la Croix-Rousse il y a eu un engagement très-vif. Les communications n'étant point encore parfaitement rétablies avec ce quartier, nous ne pouvons avoir de détails à ce sujet.

Les séditieux ont fait feu partout les premiers, les troupes ont riposté énergiquement et sans hésitation. Elles se sont montrées admirables de courage et de fermeté. Les ennemis de l'ordre qui comptaient sur ses sympathies ont pu se convaincre par leur expérience qu'elles n'en avaient aucune pour l'anarchie et la sédition.

Les espérances qu'on avait conçues du rétablissement de la tranquillité ne se sont point réalisées. A deux heures 1/2 le feu s'engage de nouveau sur tous les points avec plus de vivacité qué jamais. La fusillade la plus vive est du côté de l'Hôpital et de la place des Cordeliers. Les insurgés paraissent avoir établi leur quartier-général dans cette dernière localité, située au centre de la ville, vers le Rhône, et coupée de rues nombreuses, tortueuses, étroites et habitées par une population presque entièrement ouvrière. Ils se sont emparés de l'église de St-Bonaventure, d'où ils ne cessent de sonner le tocsin. Ils sont, au reste, cernés et pressés de tous côtés. La troupe de ligne, maîtresse de la rue Mercière et de la place de la Préfecture, des alentours de la place des Terreaux et du débouché de toutes les petites rues qui convergent vers le point occupé par les insurgés, les enferme dans un réseau de postes qui va toujours se rétrécissant. L'autorité militaire semble avoir pour système de ne pas engager les soldats dans les rues étroites où les factieux auraient trop d'avantage, mais de les écraser par un feu roulant d'artillerie et de mousqueterie partout où ils se présentent.

Vers quatre heures on voit, du centre de la ville, près de l'Hôpital, une colonne d'épaisse fumée s'élever. Mille conjectures sinistres sont formées à ce sujet. Un vent très-vif et très-sec souffle du nord, tout fait craindre un embrasement général. Le feu a été mis à une maison occupée par les insurgés par un pétard qu'on avait attaché à la porte d'allée pour la faire sauter : la maison tout entière a brûlé, ainsi que celle qui se trouve en face ; toutes les vitres de la rue, sur une longueur de plus de 60 toises, ont été brisées. Les pompes de l'Hôpital sont accourues et ont fini vers le soir par se rendre maîtresses de l'incendie.

Du côté de St.-Jean, les révoltés, repoussés dans leur première tentative se sont retirés vers le quartier de St.-

Georges et vers celui de St.-Paul, toutes les rues y sont barricadées et déparées et les réverbères brisés. Des tirailleurs de la ligne postés sur les tours les plus élevées de la cathédrale font feu par les meurtrières sur les toits et les balayent constamment.

L'affaire s'est également engagée à la Croix-Rousse, autour de la caserne crénelée des Bernardines. Les insurgés se sont présentés en force pour l'enlever et ont été écrasés par le feu de l'artillerie et de la mousqueterie. Après avoir repoussé cette attaque, la troupe est sortie de la caserne avec les canons et bat ainsi la Grande-Côte et les rues de la Croix-Rousse.

Les pièces placées sur la terrasse de la caserne des Chartreux ont aussi joué sur le quartier St-Paul qui avait fait des démonstrations hostiles : quelques pans de murailles ont été abattus.

Les soldats renfermés dans l'Hôtel-de-Ville et les différents postes sont pleins de confiance et de courage. On leur distribue des bons de pain et de vin. Des réquisitions signées du maire ont été envoyées à tous les boulangers pour cuire autant de pains que leurs fours peuvent en contenir. Des pots à feu sont également commandés pour la nuit.

Deuxième journée.

On se flattait que le calme de la nuit et les sanglantes exécutions de la veille feraient rentrer en elle-même cette partie de la population que les factieux avaient égarée par leurs perfides conseils. Il n'en a pas été ainsi et la journée du 9 n'avait fait que préluder aux désastres plus grands de la journée du lendemain.

Dès le matin la fusillade recommença simultanément sur tous les points et bientôt le canon vint y mêler ses explosions formidables. La veille au soir des tirailleurs ennemis, il faut bien leur donner ce nom, s'étaient glissés jusque sur les toits des maisons qui entourent l'Hôtel-de-Ville et avaient dirigé leur feu dans l'intérieur même de cet édifice et sur ses abords. Une des premières opérations de la journée a été d'occuper le beffroi et les pavillons de l'Hôtel-de-Ville et du Palais-St-Pierre. De-là on domine toutes les maisons environnantes et l'on découvre la plus grande partie de la ville. Bientôt les tirailleurs de la troupe ont fait cesser par leur feu celui qui part des toits situés à une certaine distance. Quelques expéditions sont dirigées vers les environs pour débusquer les misérables qui se livrent à cette guerre d'assassins. Quelques-uns sont découverts dans les réduits où ils s'étaient blottis à l'approche des soldats et sont tués à coups de baïonnette.

L'action s'est engagée aujourd'hui plus vivement que jamais vers le plateau de la Croix-Rousse. Les insurgés du dehors et ceux du dedans font de nouvelles et infructueuses tentatives pour s'emparer de la caserne des Bernardines. Le feu de l'artillerie et de la mousqueterie ne cesse de résonner de ce côté.

L'insurrection qui pendant la journée d'hier avait paru se concentrer dans le quartier des Cordeliers, dans celui de St-Georges et la commune de la Croix-Rousse, a pris pendant la nuit une nouvelle extension. St-Just et la Guillotière, le quartier du Jardin-des-Plantes, celui de la Grande-côte, de la rue de la Vieille-Monnaie, sont en révolte et élèvent des barricades. La caserne du bon Pasteur, située comme on sait au-dessus du Jardin des plantes, et que l'on avait à dessein laissée dégarnie, est emportée par les insurgés. Le drapeau rouge est arboré sur l'église St-Polycarpe, des drapeaux noirs flottent sur l'Antiquaille, sur Fourvières, sur le clocher de St-Nizier, sur celui des Cordeliers. Le tocsin sonne de différens côtés à la fois, se mêle aux détonnations de l'artillerie et aux décharges de la mousqueterie.

A la tête du pont de la Guillotière, du côté de cette commune, une lutte acharnée s'est engagée. Du haut du beffroi de l'Hôtel-de-Ville, où nous sommes placé, on aperçoit une vive fusillade dirigée d'une maison voisine du pont contre la troupe de ligne ; celle-ci, postée en face, riposte avec vigueur. De distance en distance le canon tonne et balaye la grande rue. Une vaste maison, placée à côté de celle où les insurgés sont embusqués, mais séparée d'elle par une rue, est incendiée par les obus ou par un pétard. Bientôt des tourbillons d'une épaisse fumée s'élèvent de ses toits, et des flammes sortent à pleine fenêtre des étages inférieurs. Le vent du nord chasse l'incendie sur les maisons voisines placées dans sa direction. Malgré le voisinage de ce désastre les coups de fusil ne cessent pas de partir de la maison située à côté. De nouveaux renforts paraissent arriver à la troupe. Le feu de la mousqueterie redouble de tous côtés : la charge bat et la maison est emportée.

Pendant que cette scène de désolation se passe sur la rive gauche du Rhône, un autre spectacle presque aussi lugubre se présente sur le lit même de la Saône, à la hauteur du Cours du Midi. Un bateau de foin, amarré sur les bords de cette rivière, a pris feu on ne sait de quelle manière ; la fumée qui s'en élève couvre la presque île Perrache : bientôt les amarres ayant été consumées, le bateau qui n'est plus retenu, dérive et va échouer contre le pont Chazournes, qui devient également la proie des flammes.

Après avoir brûlé pendant une heure ou deux, trois arches s'abîment tout d'un coup. Les poutres embrasées s'éteignent dans l'eau en soulevant des nuages d'une vapeur épaisse. L'incendie de la grande rue de l'Hôpital fume encore. Un autre éclate encore à St-Just, près de l'église de ce nom. Le feu se manifeste sur d'autres points de la ville.

Sur toute la ligne des Brotteaux, depuis la Guillotière jusqu'aux Charpennes, on entend des feux épars de tirailleurs. Vers le fort Lamothe nous distinguons des décharges régulières de mousqueterie qui annoncent un engagement de la ligne; on pense d'abord que le fort de ce nom est attaqué par les insurgés. Nous avons appris plus tard que ces décharges ont été faites par le 21.^e régiment de ligne qui effectuait son entrée, au milieu d'une ville en insurrection, et qui a été forcé de s'ouvrir un passage les armes à la main. On assure que des insurgés des arrondissemens du département de l'Isère, voisins de notre ville, ont osé se présenter au nombre de cinq cents devant un des forts des Brotteaux et qu'ils ont été écrasés par la mitraille et la mousqueterie, cependant nous n'avons pu recueillir aucune indication précise à cet égard.

A St-Just, les insurgés se sont emparés de trois pièces de canon qu'on avait enclouées et abandonnées dans le fort de ce nom que l'on n'avait pas jugé convenable de garder. Ils ont désencloué ces pièces, les ont placées sur la terrasse de Fourvières et delà jettent sur le quartier-général situé à Bellecour des boulets et des pierres. Pour répondre à ce feu plus inquiétant que meurtrier, on braque sur cette position deux pièces de 24 dont les boulets atteignent et traversent la chapelle de Fourvières. D'autres pièces, en batterie sur le quai de l'Arsenal et dans la rue de ce nom, foudroient le quartier de St.-Georges et envoient des projectiles jusque sur le Mont-Sauvage près de la Croix-Rousse.

Pendant que ces événemens se passent aux extrémités de la ville, d'autres combats moins bruyans, mais presque aussi meurtriers ont lieu vers le centre. Nous avons dit que le quartier du Jardin-des-Plantes avait été occupé par les insurgés qui y avaient élevé de nombreuses barricades. L'autorité militaire trouvant ce voisinage inquiétant pour l'Hôtel-de-Ville donne ordre de les enlever. Une compagnie de grenadiers du 28.^e est chargée de cette expédition. C'est le brave colonel Mounier qui la commande en personne. Arrivés en présence de la barricade défendue par 60 ou 80 insurgés embusqués dans les portes d'allée et derrière les fenêtres, les soldats sont accueillis par un feu meurtrier, devant eux leur colonel s'élançe et tombe percé d'une blessure mortelle: déjà il avait reçu deux coups de

feu depuis le commencement de l'insurrection. Cependant la barricade est emportée; mais l'ennemi a disparu; les soldats pénètrent dans les maisons de la place et s'établissent dans les deux pavillons du jardin des plantes.

La guerre de tirailleurs continue, plusieurs officiers sont blessés, quelques-uns mortellement. Les soldats exaspérés déchargent leur fureur sur les prisonniers qu'on amène à chaque instant. Quelques-uns sont maltraités et ne sont préservés qu'avec peine par l'intervention des officiers et des magistrats.

Une cannonade très-vive s'engage sur le quai du Rhône. Quelques maisons d'où étaient partis des coups de fusil sont criblées de boulets; des pans même de murailles se sont détachés; l'une d'elle située à l'angle de la rue Gentil, a été incendiée complètement. Un instant on a craint que le feu ne se communiquât aux bâtimens de la Bibliothèque et du Collège. L'anxiété et l'effroi ont été à leur comble; heureusement cette crainte ne s'est pas réalisée, et l'incendie a été restreint à son foyer primitif.

Nous avons dit hier que les pavillons du pont du Concert, du côté de la ville, étaient occupés par la troupe de ligne. Les progrès que les insurgés ont fait vers ce point totalement isolé des autres en a déterminé l'abandon. Maintenant on s'efforce de les détruire à coups de canon, pour que les séditieux ne s'y établissent pas à leur tour pour inquiéter les postes voisins. Quatre pièces de huit placées l'une à la descente du pont Morand, l'autre sur le pont même, les deux dernières à l'extrémité opposée du pont du Concert, jouent continuellement pour opérer cette œuvre de destruction que la construction solide de ces deux pavillons rend assez difficile, l'un d'eux est en partie renversé. La nuit met fin à cette cannonade. Cette journée a été plus meurtrière que la précédente pour la troupe qui occupe le quartier de l'Hôtel-de-Ville. Hier il n'y avait que six blessés à l'ambulance, aujourd'hui il y en a près de quarante.

Il est difficile à qui ne l'a pas vu de se faire une idée du triste et désolant aspect qu'a présenté notre cité pendant cette seconde journée. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, c'était partout l'incendie ou le combat, souvent tous les deux à la fois. Dans nos rues, sur nos quais, sur nos places ordinairement si animées, solitude complète, silence de mort: aucun de ces bruits tumultueux qui s'élèvent d'une ville populeuse et commerçante. Malheur à celui que la curiosité porterait à ouvrir une fenêtre, à monter sur un toit! partout la mitraille, les boulets et les balles atteignent la curiosité imprudente. Seulement de loin en loin on aperçoit une ordonnance

traverser les quais au galop pour aller porter les ordres du quartier-général, ou bien des pièces d'artillerie rouler avec fracas, accompagnées de leurs caissons, et se porter sur un autre point pour foudroyer les positions occupées par les insurgés. C'était quelque chose d'effrayant et de lugubre que ce silence morne qui n'était troublé que par des bruits de destruction, que cette Thébaïde de terreur au milieu d'une population condensée et animée de tant de passions bouillantes.

Troisième journée. — Vendredi, 11 avril 1834.

La nuit n'a apporté qu'une courte trêve au combat. Sur les deux heures du matin, les insurgés armés dans le quartier des Cordeliers ont fait des tentatives pour se faire jour sur différens points, ils sont repoussés à coups de fusil et à coups de canon. Cette fusillade, ces décharges d'artillerie, dont le silence de la nuit augmente encore l'horreur rappellent aux habitans des quartiers qui avoisinent les Terreaux la funeste nuit du 22 novembre 1831.

Au point du jour, le combat recommence sur tous les points. On canonne une maison située sur le quai du Rhône, à l'angle de la rue Basseville d'où le poste du Pont-Morand a essayé plusieurs coups de fusil. Les points élevés qui environnent l'Hôtel-de-Ville sont occupés par les soldats qui, dans cette guerre d'une nouvelle espèce, ne montrent pas moins d'aptitude et d'intelligence qu'ils ont jusqu'ici montré de courage. A l'exemple des insurgés, ils établissent eux-mêmes des barricades aux débouchés des rues occupées par eux.

Nous jouissons aujourd'hui d'une sorte de calme comparativement aux jours précédens.

Pendant l'action continue sur tous les points où elle s'est primitivement engagée. Le canon tonne toujours contre le quai du Rhône et contre la plateforme de Fourvières où se trouve le canon des insurgés qui fait feu de son côté, mais sans produire d'effet. Les projectiles lancés par lui arrivent à peine à mi-chemin de leur destination.

Pendant que l'on se bat dans tous les quartiers de Lyon, une émeute éclate à Saint-Etienne et une autre est tentée à Vienne (Isère). Voici, si nous en croyons les rapports qui nous ont été faits, ce qui s'y est passé :

Dans la première de ces villes, les émissaires partis de Lyon sont parvenus à amener une partie de la populace. Une barricade a été élevée; des voies de fait ont été commises; les sommations voulues par la loi ont été faites. La troupe de ligne, attaquée d'ailleurs par des voies de fait, a su comme à Lyon comprendre et remplir son devoir. Une

seule décharge a suffi pour mettre en fuite les séditieux. Quelques-uns ont été tués ou blessés. Les soldats ont eu de leur côté quelques pertes à déplorer. Nous donnons plus bas, d'après le *Mercurie ségusien*, des détails circonstanciés de cette affaire.

A Vienne, une vingtaine d'ouvriers ont essayé de faire une barricade au moyen de quelques charrettes placées en travers de la rue pour arrêter un bataillon du 15^e régiment d'infanterie légère qui se dirigeait à marches forcées sur Lyon. Ils ont vainement cherché à exciter les sympathies de cinq ou six cents de leurs camarades qui étaient présents, en leur remontrant qu'il fallait aller au secours de leurs frères de Lyon qu'on égorgeait. Un commissaire de police et deux agens ont suffi pour mettre en fuite cette poignée de factieux, sans que le reste de la population ouvrière prit en aucune manière fait et cause pour eux. Le régiment a ensuite continué tranquillement sa marche sans être inquiété. M. le sous-préfet et les autres autorités de la ville de Vienne l'ont accompagné jusque dans la campagne.

Le brave colonel du 28^e a rendu aujourd'hui le dernier soupir. Quoique prévue depuis le premier instant, sa mort affecte douloureusement tous les militaires de son corps et toutes les personnes qui avaient eu des relations avec ce brave et loyal guerrier.

L'aspect de la ville est toujours à peu près le même. Néanmoins on circule un peu plus librement aux abords de la place des Terreaux. Sur la place St-Clair des groupes de spectateurs contemplent la canonnade qui se dirige vers le pont du Concert et sur la place des Cordeliers. On commence à se familiariser avec le bruit du canon et de la mousquèterie, avec les effets formidables de l'artillerie. La stupeur et la crainte ont fait place à une curiosité qui va jusqu'à braver le danger pour mieux se satisfaire. Les cafés situés aux alentours de la place des Terreaux sont remplis de personnes occupées à faire de la charpie pour les blessés. On compte onze morts et une quarantaine de blessés à l'ambulance établie à l'Hôtel-de-Ville. Depuis trois jours que les communications sont interceptées et la ville presque bloquée, la disette commence à se faire sentir. Plusieurs denrées d'une utilité secondaire manquent entièrement.

Le soir les postes occupés par les troupes présentent l'image d'un campement en rase campagne. Les soldats se construisent des baraques en planches et bivouaquent auprès de grands feux de charbon de terre. Leur gaité et leur constance se soutiennent admirablement malgré trois jours de fatigues et de combats douloureux.

Cette journée devait être décisive pour le triomphe de l'ordre. La fusillade qui avait duré toute la nuit, à rares intervalles reprend vers le matin une intensité nouvelle. Les troupes d'un côté, les insurgés de l'autre conservent à peu près les mêmes positions que la veille ; seulement le nombre de ces derniers, la vivacité de leurs feux vont toujours en diminuant.

On fait une tentative qui échoue pour enlever une barricade située à la montée de la Grand' Côte. On ramène plusieurs soldats blessés.

Les soldats sont parvenus à s'établir au moyen d'une barricade tout près de la place de la Fromagerie qui, les jours précédens, a été le théâtre de plusieurs engagements sanglans. Les insurgés sont embusqués dans l'église de St.-Nizier, et retranchés en face de la rue Sirène, dans la maison du Cercle. Ils ont leur retraite assurée sur le derrière par les petites rues qui aboutissent au quartier des Cordeliers, centre de l'insurrection : de-là ils font un feu assez vif sur l'entrée de la rue Sirène pour empêcher les troupes de déboucher. Les soldats qui connaissent maintenant cette guerre de rue, n'ont garde de prodiguer inutilement leur sang, en s'exposant à découvert aux coups de l'ennemi, toujours invisible, qui tire sur eux. Ils se glissent de maison en maison, se postent sur les toits, s'embusquent aux croisées, de-là dirigent un feu très-vif sur les bâtimens occupés par les insurgés. L'église de St.-Nizier vient enfin d'être enlevée par la troupe ; tout d'un coup on voit briller sur les toits de la nef, les shakos et les uniformes de nos soldats. Le drapeau noir est enlevé et jeté à bas du clocher ; un drapeau tricolore y est substitué et se déploie sur la nef. A sa vue les braves qui viennent de s'emparer de cette espèce de forteresse, entonnent les chants nationaux de la Marseillaise et de la Parisienne et font retentir les cris de vive le roi ! que répètent leurs camarades postés dans la rue. La place tout entière est occupée par les troupes. Les insurgés sont traqués de rue en rue et repoussés vers le centre de la ville.

Cependant une affaire meurtrière et non moins décisive vient d'avoir lieu à Vaise. Quelques soldats graciés, envoyés à Alger par correction disciplinaire, ont désarmé leurs gardiens, et, réunis avec la populace de cette commune et à quelques pillards des environs, ils l'ont insurrectionnée et s'en sont rendus maîtres. Ce premier succès ne devait pas être de longue durée. M. le général Fleury, qui commandait le quartier des Chartreux et celui des Bernardines envoie pour les réduire un détachement nombreux d'in-

fanterie et plusieurs pièces d'artillerie. Deux canons sont braqués du fort St-Jean sur la ville de Vaise. L'infanterie passe au pas de charge le pont de Serin. Quelques compagnies se détachent, pénètrent dans le bâtiment de l'École vétérinaire et donnent la chasse aux tirailleurs qui se sont embusqués dans le jardin qui en dépend. Le gros de la colonne pénètre dans les rues du faubourg, y attaque avec impétuosité les insurgés, les poursuit la baïonnette dans les reins, et en moins de vingt minutes les détruit ou les disperse.

Une assez vive canonnade dirigée de l'autre rive du Rhône contre le quartier des Cordeliers, et qui met le feu à une maison du quai de Bon-Rencontre, sert de prélude à une attaque qui doit être plus décisive encore. Vers les cinq heures du soir une compagnie de voltigeurs du 28.^e partie du pont Morand, s'élançe au pas de course vers la position des Cordeliers, enlève en un clin d'œil les barricades que les insurgés ont élevées à la descente de ce pont, tourne à gauche, franchit d'autres barricades pour arriver à travers une grêle de balles et de pierres sur cette place des Cordeliers où l'insurrection avait établi son foyer principal, pénètre en enfonçant les portes dans l'église St-Bonaventure, nouveau cloître Saint-Méry où se sont réfugiés les derniers débris de la révolte. Plusieurs des insurgés s'y font tuer par les soldats, le reste est fait prisonnier ou s'est dispersé.

L'intérieur de l'église présente un spectacle à la fois bizarre et affreux. Huit à dix cadavres, quelques-uns horriblement mutilés, sont étendus dans la nef et jusqu'auprès du sanctuaire. Les prisonniers sont renfermés et gardés à vue dans les chapelles latérales dont l'une sert d'ambulance pour les blessés. Çà et là, gisent sur le parvis des armes, des ustensiles dont les insurgés se sont servis pour fabriquer de la poudre qui leur manquait. Au milieu de ces débris, M. le procureur du roi et M. le commissaire central de police procèdent à l'interrogatoire des prisonniers et des témoins de ces scènes.

Cinquième journée. — 13 avril.

Quelques quartiers, parmi ceux qui ont été le théâtre de l'insurrection, tiennent encore. L'autorité militaire ne juge pas convenable d'exposer le sang de braves soldats pour détruire ces misérables restes de révolte. Elle les laisse se disperser par eux-mêmes; seulement un détachement d'infanterie est envoyé pour s'emparer des pièces de canon que les insurgés ont placées sur la terrasse de Fourvières. Cette opération ne souffre aucune difficulté: les pièces sont prises, et ceux qui les servaient sont ramenés prisonniers à l'Hôtel-de-Ville.

Sixième journée. — 14 avril.

Le centre et l'intérieur de la ville jouissent d'un calme à-peu-près complet. Dans la soirée, on a dirigé une expédition contre une bande d'insurgés qui se maintenait encore sur le versant du coteau de la Croix-Rousse qui regarde le Rhône, au-dessus du faubourg St-Clair. Les soldats les ont poursuivis de maison en maison et ont fini par en purger cette localité.

Hier, le calme était complètement rétabli dans notre ville; la circulation était redevenue libre. Une immense population s'est répandue dans les rues pour se dédommager de la réclusion à laquelle elle avait été condamnée depuis près d'une semaine. La joie était peinte sur tous les visages; on oubliait les désastres si grands qui venaient d'affliger notre cité pour ne sentir que le bonheur d'être délivré du double fléau de l'anarchie et de la guerre civile. Une harmonie parfaite existe entre les soldats qui ont su unir la modération au courage dans l'accomplissement de leur pénible mission et les citoyens qui leur doivent le rétablissement de la tranquillité et la conservation de leurs propriétés.

Honneur à cette brave garnison qui a su joindre toutes les vertus civiques à toutes les vertus militaires et qui a si admirablement compris la question dont les factieux lui avaient livré la solution! Honneur aux officiers qui ont partout donné l'exemple aux soldats et dont un si grand nombre des meilleurs et des plus dignes a scellé de son sang le triomphe de l'ordre et de la civilisation! Honneur aux généraux qui ont dirigé leurs efforts! Au lieutenant-général baron Aymard dont le sang-froid a constamment dominé la crise aussi violente qu'inouïe qu'il était appelé à maîtriser! Au général du génie Fleury dont les sages et savantes prévisions avaient préparé d'avance tous les élémens du succès! Au brave général Buchet, qui a guidé nos soldats avec un succès auquel son énergie et son coup-d'œil rapide et sûr ont rapidement contribué.

Nous ne terminerons pas sans payer un tribut mérité d'éloges à nos autorités civiles, départementales et municipales, qui n'ont pas abandonné un seul instant un poste pénible en lui-même, et qui, d'un moment à l'autre, pouvait devenir périlleux; qui ont secondé par tous les moyens qui étaient en leur pouvoir les efforts de la garnison et diminuer ses souffrances. La police qui, dans ces circonstances, a fait preuve d'une activité et d'un dévouement au-dessus de toute expression, mérite aussi sa part de la reconnaissance publique.